

TOMAS ESPEDAL

# LETTRE

(une tentative)

roman traduit du norvégien  
par Terje Sinding

*ACTES SUD*

*Comme un homme assoiffé aspire à boire,  
j'aspire à me battre avec toi.*

ARCHILOKOS

LA LETTRE  
DE MES MALHEURS

La première fois que je me suis battu, c'était dans un autobus. Assis côté couloir tout au fond, les mains posées sur les deux sièges devant lui, un type de mon âge, ivre, a traité de pute celle qui fut ma première petite amie. Elle avait quatorze ans et elle était pure comme une fleur, je ne sais pas laquelle. J'ai frappé vite et fort, je l'ai atteint à la bouche et lui ai fendu la lèvre inférieure. Sa tête a bougé comme si j'avais frappé une poupée ou donné un coup de pied dans une fleur. Une plaie a éclo, elle s'est déployée. Je n'ai pas arrêté de le frapper aux yeux, ils ressemblaient aux miens, à présent ils étaient déflorés, brisés : j'y ai pénétré, je suis entré de force dans ses yeux et je m'y suis vu. Debout, je l'ai frappé avec fureur. Je l'ai étreint de mes coups. Je lui ai mordu la joue, de toutes mes forces je lui ai envoyé mon genou dans l'entrejambe. Plus vierge ni même confirmant ; ce fut mon baptême. Mon initiation. Le commencement de quelque chose d'ancien et de nouveau. J'aimais

me battre. Je l'ai frappé plusieurs fois au visage avec le coude. Comme lorsqu'on essaie de briser quelque chose que l'on sait impossible à oublier. Je me souviens de son visage. J'ai tenté de m'arracher à lui, je me suis agrippé à lui, il s'est écroulé en avant, s'est retrouvé par terre, sur le flanc. Et quand il a voulu se relever, je lui ai flanqué un coup de pied. J'ai entendu son nez se briser, comme si on cassait une branche pour la séparer du tronc. Mon père était boxeur. Il me frappait dès le réveil. Je quittais ma chambre, j'arrivais dans le séjour, deux coups rapides dans le ventre, un timide gauche contre la tête, suivi d'un violent coup du plat de la main droite, ça m'atteignait à la joue comme une caresse. J'avais les oreilles qui bourdonnaient. Je répondais à ses coups, je frappais sauvagement mon père. Il dansait dans le séjour, ses pieds se mouvaient comme des baguettes de tambour. Nous dansions. Il soufflait bruyamment par le nez, il feintait et frappait, esquivait et virevoltait, papillon et abeille. Je sentais la pression de l'air soulevé par ses mains, ses coups étaient inoffensifs ; ils auraient pu tuer un homme. Il se fatiguait, il avait le souffle court, nous nous accrochions. Il m'entourait le cou de ses bras lourds, se reposait. Je lui envoyais des uppercuts au visage, c'était ce qu'il aimait le plus : se faire frapper, se montrer capable d'encaisser mes coups. Il ne se défendait pas. Avec les années et l'entraînement, j'ai frappé plus fort ; je n'oublierai pas la première fois

où je l'ai vraiment fait chanceler. Ce devait être un dimanche. Ma mère était là. Elle était dans la cuisine, nous allions prendre le petit-déjeuner. Comme d'habitude, il a levé les bras dans une position de garde un peu basse, Cassius Clay, Mohammed Ali, il imitait son style arrogant et ça m'a énervé, mes coups ne l'atteignaient pas. Je l'ai acculé dans un coin près du réfrigérateur, je l'ai obligé à se découvrir ; de toutes mes forces je lui ai décoché un direct de la droite sur l'arcade sourcilière gauche. Il a vacillé. Titubé. Soudain, c'est devenu sérieux. Il a oublié qui j'étais, il s'est rué sur moi et m'a envoyé au tapis. Il se tenait au-dessus de moi, son visage était transformé, jamais je ne l'avais vu aussi beau. Ce n'était plus mon père. Il était redevenu lui-même. Il avait vaincu un adversaire ; allongé par terre, j'ai levé le regard vers cet homme triomphant. Nous sommes lundi. Je suis assis à mon bureau, je regarde par la fenêtre, j'écris. J'attends. La voiture du facteur arrive à onze heures et demie, comme d'habitude. Et comme d'habitude j'attends qu'il ait glissé le courrier dans les boîtes en bas de l'allée avant de me lever pour aller le chercher. Je ne veux pas déranger le facteur pendant sa tournée. J'attends qu'il soit reparti, ce doit être ma peur du contact, j'apprécie en tout cas qu'une distance sépare une lettre de son destinataire. La lettre est dans la boîte. Une grande enveloppe marron, presque un paquet. Dedans, il y a une liasse de feuillets couverts d'une

écriture rigide et vieillot, une écriture en désaccord avec le contenu, qui est angoissant. Quand je me suis battu de nouveau, c'était l'avant-veille de Noël ; je tenais Anne dans mes bras, nous nous embrassions et il neigeait. Elle portait un bonnet de fourrure blanc sur ses cheveux roux. Nous attendions l'autobus. Quelqu'un m'a donné une tape sur l'épaule ; quand je me suis retourné, j'ai reçu une pierre juste sous l'oreille. Ma peau s'est fendue, du sang a coulé sur ma chemise blanche. Ça m'a énervé, ma chemise blanche était neuve. J'ai frappé avec une sauvagerie et une rage que je ne me connaissais pas jusqu'alors. C'étaient trois copains, celui dont j'avais cassé le nez tenait une pierre à la main. Ils m'ont envoyé à terre. Il neigeait, tout était silencieux et doux. J'étais à terre, je regardais autour de moi, je cherchais Anne, n'y avait-il personne pour me venir en aide, j'avais besoin d'aide. Ils me donnaient des coups de pied, ils étaient impatients, ils attendaient depuis un bon moment. Je sentais leur impatience, leur crainte de ne pas avoir le temps de me faire mal. Je faisais tout pour me protéger le nez. Ils me donnaient des coups de pied à la tête, à la poitrine. Mon nez était ma fierté. Mon nez était ma fleur. Je me suis retourné sur le ventre, ils me donnaient des coups de pied dans le dos, dans la nuque, pour rien au monde je ne me serais laissé casser le nez. Mais ces garçons en avaient après mon nez, je le savais. Sans doute était-ce pour cela que je me

suis mis à pleurer. Aujourd'hui encore, quand j'écris en pensant à cette bagarre, je m'en veux d'avoir pleuré. Je n'ai pas le souvenir d'avoir eu mal. J'ai eu deux côtes et une dent cassées, mes paupières sont restées collées et mes lèvres étaient fendues, mais je pleurais de peur qu'on m'esquinte le nez. Je suis en train de lire la lettre. La lettre m'angoisse. La lettre me fait mal. Ma journée de travail est fichue, je n'arrive pas à écrire. Alors, que faire ? Je suis assis près de la fenêtre. Comme d'habitude, je suis assis près de la fenêtre et je regarde dehors. Tous les jours je suis assis à cet endroit, la vue est toujours la même, chaque jour apporte des changements petits ou grands. La lettre a du retard, quel chemin a-t-elle pris ? Je pourrais jardiner. Je pourrais me promener. Marcher un peu. Descendre jusqu'à la mer. La mer me ferait du bien. Je pourrais nager pour chasser cette angoisse, pour chasser cette lettre. Nager pour te chasser. Je lis la lettre. Je lis et je n'arrive pas à lire et je décide soudain d'aller en ville. Je mets quelques affaires dans un sac, jette le sac sur le siège arrière et démarre la voiture. Je suis un homme libre. Je fais ce que je veux. J'aimerais qu'il en soit autrement. Je conduis trop vite, la route est étroite, le soleil brille, je l'ai dans les yeux, je longe la mer, *what a drag it is getting old*. Nous sommes lundi. Je gare ma voiture, monte à bord de la vedette ; pendant des mois je n'ai regardé qu'à gauche, maintenant je regarde toujours vers la droite,